

gabrielle  
wittkop

cales



usages de faux

## DU MÊME AUTEUR

### AUX ÉDITIONS VERTICALES

- Le Nécrophile, *Régine Deforges*, 1972, 1990; *Verticales*, 2001  
La Mort de C., *Christian Bourgois éditeur*, 1975; *Verticales*, 2001  
Sérénissime assassinat, *Verticales*, 2001; « *Points* » *Seuil*, 2002  
Le Sommeil de la raison, 2003  
La Marchande d'enfants, 2003  
Chaque jour est un arbre qui tombe, *Verticales*, 2006; « *Folio* »  
*Gallimard*, 2007  
Les Rajahs blancs, 2009  
Carnets d'Asie, 2010  
Les Départs exemplaires, 2012

### CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

- E. T. A. Hoffmann, *Rowohlt Verlag*, 1966  
Paris. Histoire illustrée (avec *Justus Franz Wittkop*), *Éditions Atlantis*, 1978  
Unsere Kleidung. Histoire des modes européennes, *Insel Verlag*, 1985  
Hemlock, *Presses de la Renaissance*, 1988  
Almanach perpétuel des Harpies, *Éditions de l'Éther Vague / Patrice Thierry*, 1995  
Nouveaux mémoires de l'abbé de Choisy, *Yvon Lambert*, 2002  
Litanies pour une amante funèbre, *Le Vampire actif*, 2017

usages de faux



gabrielle wittkop

# usages de faux

préface de  
jean-baptiste del amo

verticales

Illustration de couverture :  
d'après Sarah Battaglia, *À deux têtes*,  
(manière noire et pointe sèche).

© Éditions Gallimard, octobre 2018.

J'ai découvert l'œuvre de Gabrielle Wittkop en 2001, avec la réédition salutaire par les éditions Verticales de son roman *Le Nécrophile*, initialement publié en 1972 par Régine Deforges. Je me souviens de mon émotion, de mon saisissement, devant la beauté d'une langue éminemment façonnée par la littérature des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, du roman libertin au décadentisme, mais cependant portée par une voix si singulière qu'elle me semble reconnaissable entre toutes, et n'a cessé depuis de m'accompagner.

De Gabrielle Wittkop, décédée en 2002, on sait en vérité peu de choses. Subsistent des interviews, pour la plupart tardives, quelques légendes qu'il faut se garder de démentir pour la bonne raison qu'elles ne lui auraient certainement pas déplu, des notices biographiques évoquant son « alliance intellectuelle » avec Justus Franz Wittkop, homosexuel et déserteur de l'armée allemande rencontré dans le Paris occupé, son internement à Drancy, puis ses expéditions en Asie pour le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, où elle fut grand reporter. Enfin, le témoignage rare et précieux de ceux qui l'ont bien connue et confient

eux-mêmes que la vie de Gabrielle Wittkop reste nimbée de mystère.

Sans doute, pour approcher la femme qu'elle fut, faut-il prudemment s'aventurer à la chercher entre les lignes, en prenant garde aux faux-semblants, aux chausse-trappes et aux travestissements. On conseillera alors la lecture du magnifique et terrassant *Chaque jour est un arbre qui tombe*, paru de façon posthume, journal imaginaire tenu par Hippolyte, l'un des avatars fictifs de Gabrielle Wittkop qui considérait ce texte comme un vivier dans lequel puiser pour alimenter ses livres. « La personne d'Hippolyte est en effet difficilement interprétable et peut-être même a-t-elle raison d'affirmer que toute tentative d'analyse est d'emblée vouée à l'échec », y écrit Wittkop. Et, plus loin : « Hippolyte était donc si improbable que sa réalité pourrait en devenir incertaine, n'étaient ses actes, ses écrits, ses dessins, déconcertants mémoires d'un passage terrestre. » Tenons-nous-le pour dit.

Aujourd'hui paraît pour la première fois *Usages de faux*, dont il est difficile de situer avec exactitude la genèse dans la chronologie des livres de Gabrielle Wittkop. Le pastiche littéraire est un genre daté, voire mineur. Les *Pastiches et mélanges* de Marcel Proust demeurent légitimement dans l'ombre de la *Recherche*, et si l'on se souvient de Queneau pastichant James Joyce et le Nouveau Roman dans *Bâtons, chiffres et lettres*, les contrefaçons littéraires de Jacques Laurent et Claude Martine (*Dix perles de culture*) sont quant à elles tombées dans l'oubli.

On pourrait être tenté de ne voir dans *Usages de faux* qu'une farce rhétorique, et s'étonner qu'il soit publié aujourd'hui. Ce serait ignorer le talent et la malice de Gabrielle Wittkop. Si le pastiche était pour Proust « de la critique littéraire en action », il tient pour elle de l'hommage et s'applique, comme précisé dans son avant-propos, « à reproduire dans l'imaginaire le style d'auteurs qu'[elle] admire ».

Faisant sienne la voix de ces écrivains, Wittkop met en scène à travers elle les motifs, les obsessions qui hantent la totalité de son œuvre. Qu'importe, alors, que l'on soit ou non familier des auteurs ou des livres que Gabrielle Wittkop se plaît à contrefaire. Dès le premier texte, pastiche du *Candide* de Voltaire, relatant le terrible et truculent périple du personnage de la Vieille, envoyée à Rome dans l'espoir d'y recevoir l'héritage d'un lointain cousin, le lecteur aguerri se trouve en territoire familier. Rien ne réjouit plus Wittkop que les tourments du corps et de l'âme. Nous suivrons plus loin, portée tour à tour par les voix de Schwob et de Casanova, la déchéance de la Zanetta, cantatrice au « *soprano sfumato* de la plus exquisite rareté », qui s'éprend de Giacomo et, rongée par la jalousie, se jettera dans la Seine, sans même laisser derrière elle l'empreinte de ses souliers.

Chez La Fontaine, comme chez Hoffmann, surgit la harpie, déesse redoutable, mi-femme, mi-oiseau, symbole de féminité et de destruction, qui ne manque jamais d'apparaître dans les textes et collages de Wittkop et sous les auspices de laquelle elle plaça son *Almanach perpé-*

*tuel des Harpies*. Quant aux créatures au charme hypnotique qui, dans le *Supplément au «Manuscrit trouvé à Saragosse»*, se révèlent goules cannibales et cadavres lubriques une fois la nuit tombée, ou à la succube qui, chez Aloysius Bertrand, vient «gruger la moelle du dormeur», ne sont-elles pas elles aussi des déclinaisons de la harpie polymorphe ?

On ne s'étonnera pas de croiser dans ces pages le marquis de Sade, que Wittkop tenait pour le plus grand des stylistes, elle qui ne fréquenta jamais l'école et fut élevée par un père lettré, dans le plus pur esprit des Lumières. Au-delà d'une admirable maîtrise formelle, ce qu'ont en commun Wittkop et Sade, c'est de déployer une langue du corps, et la mort, omniprésente chez elle, n'est jamais traitée que par le prisme de la sensualité, dans un incessant jeu de clair-obscur duquel jaillit, incandescent, le désir le plus nu.

Jack l'Éventreur, dont l'histoire passionnait Wittkop qui lui consacra une pièce de théâtre, inédite à ce jour, rôde chez Robbe-Grillet, tandis que le *Supplément au «Devil's Dictionary»*, d'Ambrose Bierce, est une occasion rêvée de passer au vitriol maternité, enfants, morale et mangeurs de cochons, de faire l'éloge du vice, du mensonge et du suicide, rappelant par là que ces pastiches, s'ils ne sont jamais caricaturaux, n'en restent pas moins portés par un regard et un humour féroces.

Chez Flaubert, on rencontre «de pauvres pêcheurs aux visages boucanés, où l'œil s'enchâss[e] comme une pierre», un eunuque crucifié dont les hurlements d'agonie

couvrent « l'appel des albatros et la grande voix marine », rappelant les multiples agonies que Wittkop mit en scène, dont le supplice de Miss Idalia Dubb, condamnée à être dévorée par les corbeaux au sommet de la tour en ruine d'un *burg* rhénan dans *Les Départs exemplaires*.

*La robe de ce jour-là*, magnifique variation sur *À la recherche du temps perdu*, évoque les infinies nuances de l'une des robes portées par Mme Swann, aux transparences « laiteuses d'opacité comme les chairs de l'huître », dont le mystère et la duplicité ne sont autres que ceux de leur propriétaire, Gabrielle Wittkop n'ignorant rien des secrets que cachent ou dénoncent les étoffes et le velours des alcôves. Dans les entrées ajoutées au Journal des frères Goncourt, elle décrit ainsi « une peintresse sud-américaine » habillée d'une « robe ponceau hideuse qui du moins cache ses écroulements et qu'elle qualifie de tunique chinoise ». On se souvient alors de cet extrait de *Chaque jour est un arbre qui tombe* : « Ce soir, relisant le Journal des frères Goncourt, Hippolyte, frère de soi-même, constate soudain à quel point elle est capable de leur ressembler dans l'idée qu'elle a de la femme. Elle sourit et vide pensivement son verre de vin. »

Il serait possible de décliner infiniment les jeux de miroir, les résonances entre les livres de Gabrielle Wittkop et les auteurs réunis dans cet ouvrage. Il faudrait alors parler des *Liaisons dangereuses* et de *La Marchande d'enfants*, sublime et terrible roman épistolaire regroupant les lettres adressées par Marguerite P., maquerelle de

## USAGES DE FAUX

son état, à Louise L., aspirante au métier. Évoquer les monstres, les lépreux et les lointains ailleurs, *La Mort de C.* et *Le Sommeil de la raison*, les gitons et les truands, les *Carnets d'Asie* et *Sérénissime assassinat*, un goût certain pour les crimes, le raffinement des poisons et le secret des donjons... Comme il est légitime, alors, que ces *Usages de faux* se referment sur un chapitre ajouté au *Nécrophile*! Tous ces « faux » sont animés par un commun désir de vérité et sont autant de portes dérobées, ouvrant sur l'œuvre radicale et flamboyante de Gabrielle Wittkop.

Jean-Baptiste Del Amo  
Juin 2018

## Avant-propos de l'auteur

*Loin d'être caricaturaux, les pastiches que je présente ici s'appliquent à reproduire dans l'imaginaire le style d'auteurs que j'admire, espérant que chacun d'eux en eût accepté la paternité. J'ai donc repris certains termes, certaines formes inorthodoxes et contestables. Ainsi par exemple quand j'écris « soigneuses » au lieu d'« infirmières », c'est parce que les Goncourt eurent préféré le mot qu'on trouve d'ailleurs dans leur Fille Élisa. De même retrouvera-t-on l'abus du passé défini, courant dans les œuvres de Marcel Schwob, les majuscules injustifiées chez Choderlos de Laclos, l'adjectif « ivoirin » qu'emploie Aloysius Bertrand lorsqu'un « éburnéen » eût certes été plus adéquat, et les « truffles » du Piémont, dont se délecte Casanova. En un périlleux acte d'équilibre, il m'a fallu trouver un moyen terme entre mon refus de n'être que le strass voulant frauduleusement imiter le diamant, et le désir de préserver « ... ce grain de faux qui est peut-être l'idéal d'une œuvre ».*

*Certains textes sont précédés d'une citation originale, tandis que d'autres en sont dépourvus. À cet égard je n'obéis à aucun impératif, puisqu'il s'agit moins d'observer un schéma*

*inflexible que d'entrer dans l'inspiration et le vocabulaire de chaque écrivain traité. Si je me suis permis d'ajouter à la fin du recueil un supplément à mon Nécrophile, je prie le lecteur de n'y voir ni outrecuidance ni ridicule présomption de ma part. Pas un seul instant je n'ai osé me mesurer aux prestigieux auteurs que je pastiche et je demande vivement qu'on m'accorde au moins le sens des valeurs. Mais il s'agit ici d'un divertissement, d'un jeu que j'ai voulu conclure en exprimant simplement qu'il m'est aussi possible d'écrire sans l'appui d'auteurs certes bien plus grands que moi.*

G. W.

## Vingt pastiches



## VOLTAIRE

Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin<sup>1</sup>.

Un jour qu'ils étaient occupés à repiquer des laitues, ils virent entrer dans leur potager un personnage vêtu d'une méchante houppelande mais coiffé comme le Grand Mogol.

— Je m'appelle Zamor et je suis tabellion, leur dit-il. La nouvelle que je vous apporte vous réjouira certainement. Un de mes amis vivant à Rome où il exerce le métier que je fais a réussi après bien des détours à retrouver la trace de votre vieille qui, vous le saurez peut-être, est la fille d'un pape et d'une princesse. D'un pape, il n'y a rien à attendre que des indulgences et quelques médailles de laiton. Mais un valet romain ayant mangé une pêche en jeta la peau dans un escalier. Le marquis de Cazzodolente, cousin de la vieille et propre neveu de la princesse de Palestrine, vint justement à passer par là, posa le pied sur cette peau de pêche et descendit sur la

---

1. Les sources des citations présentes en tête de chapitres sont rassemblées dans les « Sources des épigraphes » en fin de volume. Toutes les notes sont des éditeurs, sauf mention contraire.

tête les degrés de marbre, ce dont il mourut. Comme il n'avait point d'enfant, sa fortune échoit donc à la vieille, par voie de parentage.

— Voilà qui est fort bien, dit la vieille. Nous pourrions construire des serres froides pour y faire venir des choux rouges d'Allemagne qui sont très mauvais mais que chacun nous achètera parce qu'ils refusent de pousser ici.

Zamor expliqua en long et en large, à l'envers et à l'endroit, en marmonnant, le nez dans ses papiers, que cela ne se pourrait faire avant que la vieille fût allée à Rome y recevoir son héritage en personne.

— Nous voulons bien vous croire, dit Candide, encore que nous n'ayons pas compris un mot de vos raisonnements.

— C'est parfait, répliqua Zamor, les lois, arrêtés, paragraphes, codes, règles, actes et décrets ne pourraient plus être appliqués avec fruit dès le moment qu'ils seraient compris. Leur force vient de leur obscurité.

Voyant bien que Zamor ne céderait point et pensant qu'il était vain de vouloir renverser un ordre sans en avoir saisi les secrets, la vieille assura qu'elle irait donc à Rome.

— Souffrez au moins que Cacambo vous accompagne, lui dit Cunégonde.

La vieille refusa, alléguant qu'elle avait déjà voyagé de Rome jusqu'à Alger, d'Alger à Tunis, de Tunis à Tripoli, de Tripoli à Alexandrie, d'Alexandrie à Smyrne, de Smyrne à Constantinople, de Constantinople à Azof, d'Azof à

Moscou, qu'elle avait traversé toute la Russie puis, passant par Riga, Rostock, Vismar, Leipzig, Cassel, Utrecht, Leyde, La Haye, elle était arrivée à Rotterdam d'où elle avait gagné Lisbonne. Tout cela rien qu'avant de rencontrer Cunégonde. Elle lui rappela en outre qu'elle pouvait fort bien couvrir trente milles à cheval d'une seule traite en dépit de son unique fesse et pria qu'on la laissât partir seule. Tous y consentirent à regret. Ils étaient fort attachés à leur vieille.

La vie continuait comme avant son départ, sauf que l'hiver suivant Paquette fut enlevée par un ancien reste de vérole, ce dont Cunégonde eut un regain de travail. Deux années passèrent. Les amis parlaient souvent de la vieille dont ils ne recevaient nul message.

— Où est-elle? soupirait Candide.

— Peut-être est-elle reine dans quelque pays d'Eldorado, répondait Pangloss.

— Sans doute est-elle morte, disait Martin.

Un soir qu'ils se promenaient le long du Bosphore, ils virent entrer dans le port un vaisseau de Livourne dont descendit la vieille. Ils eurent d'abord quelque peine à la reconnaître parce que son menton touchait presque ses genoux et qu'elle s'était beaucoup dé faite depuis qu'ils l'avaient vue. Tous s'embrassèrent en pleurant. Comme ils cheminaient vers la métairie, la vieille commença le récit de son voyage.

— À peine notre vaisseau s'était-il éloigné de la rive où je vous avais quittés, que le premier objet qui s'offrit à ma vue me plongea dans l'étonnement. Ce n'était

nul autre que le baron qui faisait route vers Rome, après que les pères de son ordre l'eurent racheté au levantin patron. Comme il semblait fort démuni, j'en eus pitié et le conviai à souper. Vous saurez, mon cher Candide, qu'à la fin du repas le baron me demanda avec la plus vive insistance si vous aviez épousé sa sœur. Je refusai de lui répondre mais il devina la vérité et mena un train affreux. Or je partageais un petit cabinet avec une jeune personne se nommant Toute-Belle et se disant fille d'un marchand d'huile qu'elle allait rejoindre à Gênes. Une fois que je me promenais dans un coin reculé du vaisseau pour mieux goûter la fraîcheur de la nuit, la clarté de la lune me révéla un homme qui gisait sur le sol. Je me penchai et reconnus notre jésuite tirant une langue toute bleue et le visage taché de noir. En un instant je fus convaincue qu'il était cette fois mort pour de bon. J'allais appeler lorsque Toute-Belle apparut à mon côté. « Ne criez pas, dit-elle. C'est moi qui ai mis le baron dans l'état que vous voyez en lui donnant à boire d'une petite fiole dont j'ai jeté le reste à la mer. Il était l'homme que je haïssais le plus au monde. Sachez que j'étais la maîtresse d'un jeune teinturier beau comme le jour. Nous allions nous marier quand le baron tenta de le détourner de l'amour qu'il me devait, pour le gagner à ses penchants.

« — C'étaient les Bulgares qui lui en avaient donné la coutume, répondis-je, quand ils prirent le château de Thunder-ten-tronckh. Aussi était-ce moins sa faute que sa disgrâce.